

Cendres 2017

Frères et sœurs,

Je reprends pour commencer les tout premiers mots de Jésus dans l'évangile de ce jour. Jésus les adresse à ses disciples, c'est-à-dire à chacune et chacun d'entre nous : « *Ce que vous faites pour devenir des justes* ». C'est la première indication qui nous éclaire sur le sens du carême dans lequel nous entrons avec toute l'Église : il s'agit bien d'un temps de conversion qui vise à nous faire progresser dans la justice, à vivre davantage comme des justes. Au fond, si nous sommes là ce soir, c'est parce que nous avons la conscience vive de ne pas être des « justes », c'est-à-dire des hommes et des femmes « ajustés » à Dieu, accordés au projet de Dieu sur nous, projet qui consiste, en vertu même du baptême que nous avons reçu, à côtoyer les cimes de la sainteté alors que nous nous contentons souvent d'une existence médiocre, que nous sommes enclins à vivre au ras des pâquerettes, si je puis m'exprimer ainsi. Avec cette précision importante que notre justice n'est pas au bout de nos efforts, aussi vertueux soient-ils. Notre justice est un don que nous recevons de Jésus Lui-même, elle est directement le fruit de sa mort sur la croix pour le pardon de nos fautes. Saint Paul nous le redisait dans la deuxième lecture : « *Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché afin qu'en lui nous devenions justes de la justice même de Dieu* ».

En me laissant guider par l'évangile de ce jour, je voudrais insister sur deux aspects du témoignage chrétien qui me semblent particulièrement importants pour aujourd'hui : celui de l'espérance et celui de la fraternité. En premier lieu, si nous avons un désir commun à formuler ensemble ce soir, c'est que ce carême nous fasse grandir dans l'espérance. C'est vrai que bien des situations nous portent aujourd'hui au pessimisme et à la résignation : face au retrait inexorable, dans nos sociétés plurielles et sécularisées, de la culture chrétienne, face aux menaces auxquelles notre humanité se trouve aujourd'hui confrontée et qui rendent l'avenir incertain : menaces des guerres et des attentats terroristes, menaces des épidémies et des périls écologiques, menaces issues du dérèglement climatique, face à tout cela, nous arborons souvent des visages de vaincus. Dans cette page d'évangile entendue tout à l'heure, Jésus nous met en garde contre ce défaitisme sournois qui nous fait prendre parfois un « air abattu », une « mine défaite ». Or le christianisme, justement, parce qu'il est fondé sur la victoire de la vie sur la mort, est par excellence la religion de l'espérance et de la joie. Être chrétien, c'est témoigner que, même au cœur des épreuves et des vicissitudes de l'existence, une énergie créatrice traverse notre quotidien qui nous fait vivre déjà de la résurrection. C'est de cette espérance dont nous devons être les témoins pour le monde, ce qui suppose que nous la laissons illuminer nos visages. Il y a une joie lumineuse, nous dit le Pape François, qui « naît de la certitude personnelle d'être infiniment aimé, au-delà de tout » ; et c'est la foi qui permet à cette joie de s'éveiller et de croître en nos cœurs, « même au milieu des pires soucis ». C'est portés par cette espérance et cette joie que je vous invite à vous approcher de l'autel tout à l'heure pour recevoir sur vos fronts le signe des cendres. Ce rite, certes, insiste sur la réalité de notre finitude et de notre vulnérabilité de créatures : nous sommes poussière et retournerons en poussière. Mais nous sommes des poussières pleines d'espérance, si j'ose dire, car nous ne sommes pas les cendres d'un feu qui est mort : sous la cendre de notre

humanité corruptible couve un feu qui est l'Esprit Saint en personne, force d'amour indestructible et ferment de vie nouvelle qui transfigure déjà nos existences périssables.

Le deuxième aspect déterminant du témoignage chrétien aujourd'hui, c'est celui de la fraternité. J'ai déjà eu à plusieurs reprises l'occasion d'insister personnellement sur ce point, mais je ne vois pas comment ne pas y revenir à nouveau. Si notre monde en effet grelotte de froid, s'il est traversé par tant de violences et d'obscurités, c'est parce qu'il souffre d'un déficit abyssal de fraternité. C'est pourquoi, je vous invite à demander avec moi au Seigneur cette grâce d'être en ce monde des serviteurs de la fraternité. Certes, la fraternité n'est pas morte, et les engagements de milliers de bénévoles dans les associations humanitaires, caritatives, culturelles sont là pour témoigner du contraire. Mais être serviteur véritablement de la fraternité ne peut pas se vivre sans conversion personnelle et collective. Car lorsqu'on y réfléchit, il n'est pas spontané de voir dans l'autre un frère, comme il n'est pas spontané de penser une liberté qui soit d'abord au service des autres. C'est dans cet esprit qu'il nous faut accueillir l'appel à l'amour et au partage relayé par Jésus dans l'Évangile, et qui est, avec le jeûne et la prière, l'un des trois piliers du carême. Le partage fraternel commence dans nos familles menacées les premières par l'individualisme ambiant. Fabrice Hadjadj fait remarquer à ce propos que « la famille est attaquée moins par l'idéologie que par la technologie ». C'est un fait qu'on ne se retrouve plus guère aujourd'hui autour de la table familiale : chacun mange dans la porte du frigidaire et retourne en hâte à son écran privatif. Et puis nous voyons bien que nos communautés paroissiales elles-mêmes restent encore trop anonymes, trop repliées sur elles-mêmes, sans véritable unité entre les disciples de Jésus. Et que dire de nos milieux de travail qui offrent à leur tour bien peu d'espace aux relations gratuites et désintéressées. Aussi, frères et sœurs, ce serait merveilleux si ce carême nous engageait davantage à humaniser ce monde, à humaniser nos relations familiales, sociales, professionnelles en multipliant à l'égard de tous, en commençant par les plus pauvres, les gestes de partage et de fraternité ! C'est ainsi que la charité fraternelle est aux yeux de Jésus le premier et le plus grand témoignage capable aujourd'hui d'étonner, d'interpeller, de séduire.

Je rappellerai volontiers, pour conclure, que si on a coutume en ce jour des Cendres d'insister sur la pénitence, la prière, le partage, il y a un autre mot qui commence par la même lettre P et sans lequel nos efforts de carême n'auraient guère de sens, c'est le mot « Père ». Jésus nous dit ici à trois reprises : « *Ton Père qui voit dans le secret te le rendra* ». Faire carême, en ce sens, ce n'est pas d'abord nous adonner à des macérations et à des exercices de pénitence, c'est percevoir le regard aimant de Dieu sur nous, c'est donc nous replacer comme des enfants dans l'orbite amoureuse du Père des cieux en dehors de laquelle nous ne pouvons pas vivre véritablement heureux et libres. Demandons au Seigneur que ce carême nous renouvelle dans notre appartenance au Christ et à l'Église. Qu'il nous donne de prendre davantage au sérieux les exigences attachées à notre baptême et à notre confirmation. Qu'il nous rende attentifs aussi aux besoins des plus pauvres en étant pour eux, au cœur de ce monde que Dieu aime, d'invincibles témoins de l'espérance et de la fraternité. Amen.

+Thierry SCHERRER
Evêque de Laval